

Article

« Textes inédits »

André Gide

Études littéraires, vol. 2, n° 3, 1969, p. 347-354.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500097ar>

DOI: 10.7202/500097ar

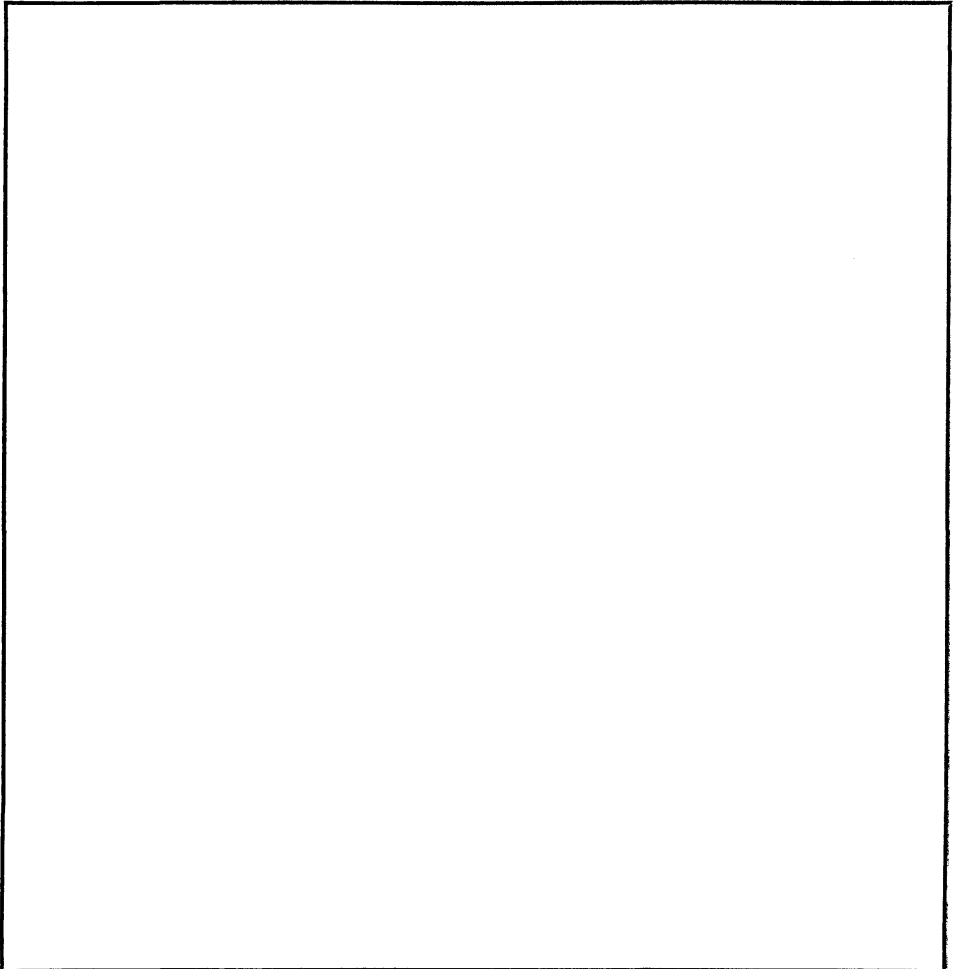
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

documents



TEXTES INÉDITS*

andré gide

HOMME ET FLEUR¹

La fleur entre toutes m'a dit² :

— *Un de vos poètes³ nous prête aimablement des sentiments quelque peu empruntés. Mon amour-propre de fleur a retenu ses vers ; les voici :*

*Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.*

Moi. — Ne les trouvez-vous pas divinement beaux ? Ils sont du reste calqués sur ceux presque aussi beaux d'un poète anglais, Gray⁴.

* Madame Catherine Gide nous a aimablement autorisés à publier ces deux inédits. Nous la prions de trouver ici l'expression de notre gratitude.

¹ [De ce texte demeuré apparemment inédit, le manuscrit occupe trois pages d'un petit cahier d'écolier (appartenant à une collection particulière), où Gide rédigea son avant-propos pour le premier numéro de l'hebdomadaire *Terre des hommes* (29 septembre 1945 ; texte repris dans *Préfaces*, Neuchâtel-Paris, Ides et Calendes, 1948, pp. 123-128) et le début de son adaptation cinématographique de *la Symphonie pastorale* ; on y trouve également quelques notes qu'il paraît avoir utilisées dans sa lettre du 16 octobre 1945 au Prof. Mischa H. Fayer (publiée par celui-ci en tête de sa thèse *Gide, Freedom and Dostoïevski*). Ce bref dialogue a donc, très vraisemblablement, été écrit au début d'octobre 1945.]

² [Cette première phrase remplace les lignes suivantes qui ont été biffées : *Puisqu'on a souvent parlé du « langage des fleurs », peut-être ne trouvera-t-on pas trop saugrenue la liberté que je prends d'engager dialogue avec l'une d'elles, lui prêtant d'abord ces paroles.*]

³ [Biffé : *que vous goûtez le plus aujourd'hui.*]

⁴ [Ce tercet final du *Guignon (les Fleurs du Mal, X)* est en effet traduit de la quatorzième strophe de l'*Elegy written in a country church-yard* :

Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness in the desert air.

Gide n'avait sans doute pas lu la thèse d'Arthur S. Patterson (*l'Influence d'Edgar Poe sur Charles Baudelaire*, Grenoble, Allier frères, 1903), qui décèle le premier cet emprunt ; mais nombre d'éditions annotées de Baudelaire signalent ce détail.]

Elle. — Je sais. Ils ne m'en paraissent pas moins ridicules et d'une impertinente infatuation. Eh quoi ! dès que l'homme est absent d'auprès de nous, croyez-vous que nous nous sentions seules ? et que nous n'épanchions plus nos parfums qu'à regret, s'il n'est plus là pour les respirer ? C'est bouffon. Sachez que, dès qu'il quitte le jardin où nous nous épanouissons en paix et sans souci de lui, nous disons : ouf ! La nature se passe de lui sans peine, n'en doutez pas. Que dis-je ? Chaque fois qu'il intervient et du plus loin que nous le prévoyons apparaître, nous, fleurs, commençons de trembler : il nous cueille. C'est le plus grand saccageur et gâcheur qui se puisse imaginer. Oh ! je sais bien qu'il professe un culte pour Flore et Pomone ; mais même en ses jardins ou ses vergers, sous prétexte de sélection, il contrarie nos simples amours, change en pétales nos étamines, ce qui est extrêmement gênant pour nous⁵. Et si encore il ne s'agissait que de jardins ! Mais partout où il passe, il dévaste. Il ne construit qu'en détruisant.

— Oui, je sais bien, lui dis-je, je ne sais que trop qu'il respecte fort peu la nature. Il l'exploite, et, ce faisant, sacrifie, le plus souvent à tort et à travers, au nom du progrès, ce qui fait le charme de cette terre et son plus naturel attrait. J'accorde cela. Aussi bien, conscients du danger, sachez que nous avons créé une Société de protection des beaux paysages.

— Aimable prévenance, dit la fleur.

— Mais la question profonde n'est pas là, repris-je. Ne comparez-vous pas que la beauté, sans l'homme pour la percevoir, ne serait pas. Votre parfum n'est suave, ne le devient, que dans notre narine, laquelle fait délices de simples corpuscules épars. L'émail de vos corolles ne se colore, ne devient couleur ravissante que grâce à notre œil ; et ces rapports de lignes, de vibrations, ont besoin de notre cerveau pour s'informer en harmonie. Que serait le chant des ruisseaux sans une oreille pour l'entendre ? Que serait Dieu même, sans adorateurs⁶ ?

Pour les vers de Baudelaire que vous citez, fleur, je consens à y voir une sorte de substitution poétique, d'engagement humain vis-à-vis de la nature, sinon indifférente ; ainsi que fit Virgile parlant

⁵ [Ne pourrait-on voir ici comme un lointain écho de « la Querelle du Peuplier » ? . . .]

⁶ [Peut-être est-ce là la phrase la plus importante, la phrase « motrice » de ce petit dialogue, qu'elle situe dans la suite de « Dieu fils de l'Homme » (v. les *Deux interviews imaginaires* dans *Feuillets d'Automne*, Paris, Mercure de France, 1959, pp. 247-259).]

des « *amica silentia lunæ* »⁷. Ces silences ne sont, ne sauraient être amicaux que par rapport à l'homme . . .

Elle voulut avoir le dernier mot :

— Bref, l'homme ici et partout nécessaire ; admettons. Quant à ce brevet de grand instigateur d'harmonie que vous m'invitez . . . à lui décerner, j'attends qu'il commence d'abord par le mériter un peu plus.

[Texte présenté et annoté par Claude Martin]

⁷ [*Énéide* II, 255. C'est *per amica silentia lunæ* que la flotte grecque regagne Ténédos, après avoir laissé le cheval sur le rivage de Troie . . .]

[MON AMITIÉ POUR JEAN GIONO ...]¹

Mon amitié pour Jean Giono ne date pas d'hier. Si je suis demeuré assez longtemps sans le connaître, je me pique d'avoir été requis par lui dès ses débuts, d'avoir été l'un des premiers écouteurs de ses premiers écrits. Je me souviens d'une soirée de Pontigny où je donnai lecture, devant quelques attentifs rassemblés, des plus marquantes pages de Colline qui venait de paraître en revue. Il y avait là bien plus et bien mieux qu'un simple don verbal : une vigueur, un relief surprenant, une joie contagieuse, une sûreté de touche, de dessin, une originalité saisissante et cette sorte d'étrangeté naturelle qui toujours accompagne la sincérité lorsqu'elle échappe aux ornières de la convention, étonne d'abord, puis bientôt triomphe de la résistance. Le petit public, autour de cette lecture, fut conquis, je crois ; ainsi se formaient ces noyaux d'admirateurs qui, par la suite, sans cesse grossissant, devaient² entretenir autour de Giono une curiosité et une admiration contagieuse.

Je me souviens, de retour à Paris lorsque, retrouvant Adrienne Monnier, toujours à l'affût des manifestations d'art les plus neuves, je la vis tout exaltée elle aussi par la découverte, qu'elle avait

1 [Le 5 mars 1929, Gide qui vient de lire *Un de Baumugnes* et *Colline* écrit une lettre enthousiaste à Giono. C'est là le début d'une correspondance qui durera au moins jusqu'en 1940, avec une fréquence particulière dans les années 1929 et 1935-1936. En 1939, fidèle aux principes qu'il a exposés deux ans plus tôt dans *Refus d'obéissance* et, l'été même où éclate la guerre, dans *Précisions*, Giono refuse de partir lors de la mobilisation générale. Il est arrêté en septembre et emprisonné par les autorités militaires. Aussitôt Gide cherche le moyen de le faire libérer et multiplie les démarches, de concert avec les amis de Giono. Il écrit à Édouard Daladier, ministre de la défense nationale, dont il reçoit une réponse évasive. Peu à peu se précise le projet de défendre par la plume l'écrivain emprisonné, projet dont Jean Paulhan semble avoir eu l'initiative. Le texte ci-dessus (déposé à la Bibliothèque Jacques Doucet à Paris) était sans doute destiné à servir d'introduction à un ensemble de témoignages et d'études. Il occupe quatre pages dactylographiées et porte des corrections manuscrites de Gide que nous indiquerons. Sur une autre page sont inscrites, également de la main de l'auteur, trois phrases qui semblent des ébauches du texte. Il date probablement du début de novembre 1939. La libération de Giono au cours du même mois a, semble-t-il, devancé et rendu inutile sa publication. Le 19 novembre, Giono remercie chaleureusement son intercesseur et, dès lors, offrira à maintes reprises son aide à Gide en qui il ne cessera de voir à la fois un ami sûr et un « secours spirituel ». En 1951, à la mort de Gide, Giono lui consacra un très bel hommage dans *la Nouvelle Revue Française*.]

2 [1^{re} version : « ainsi devait lentement se former ce noyau d'admirateurs qui, par la suite, sans cesse grossissant devait entretenir... »]

faite de son côté, de ces pages si étrangement savoureuses, si puissantes et qu'elle prenait plaisir à faire connaître autour d'elle.

Je me souviens aussi de ma première rencontre avec Giono. Entretemps Un de Baumugnes avait paru, justifiant tous les espoirs, ajoutant encore à Colline un sens et une conscience de l'humanité à la fois poétique et grave, une composition quasi musicale impliquant à la fois lyrisme, science, intelligence et, épars à travers tout le livre, comme une aération embaumée, je ne sais quel frémissement panique, quelque chose d'éperdu, de sanglotant, de divin. Je venais à Manosque où Giono n'était encore qu'un petit employé de banque, mais où déjà quelques amis avaient pris conscience de sa valeur. Comme Jean n'était pas rentré, je fus d'abord reçu par sa mère. Quel accueil cordial et simple ! Elle eut plaisir et quelque légitime orgueil à me montrer la petite bibliothèque de son fils. Il n'y avait là,³ dans ce temps, que les quelques livres dont il s'était d'abord nourri. J'admirais la sûreté de ce choix. Jean vint enfin et le contact aussitôt s'établit. Avec lui l'on se sentait de plein pied⁴ ; pas besoin de feindre ; on s'entendait à demi-mot, par le cœur autant que par l'esprit, tous deux surpris, ravis de sentir s'affirmer, une relation fraternelle.⁵

Je me souviens aussi de ce voyage que nous fîmes ensemble de Paris à Marseille. Nous nous étions inopinément retrouvés sur le quai de la gare. Nous ne dormîmes⁶ pas beaucoup cette nuit-là. Avec quelle joie je découvrais en Giono une noblesse, une dignité qui me forçaient de l'estimer bien davantage. Décidément il fallait compter avec lui.

Depuis, nous avons vécu l'un et l'autre, nourri de grands espoirs, traversé des épreuves, goûté d'amères déconvenues. Je l'ai revu, toujours le même, mais donnant le pas de plus en plus volontiers et de moins en moins prudemment aux tendances les plus généreuses de sa nature, (avec une sorte de confiance, poétique et comme enfantine, que le meilleur) finira par triompher du pire,⁷

³ [1^{re} version : « Il y avait là... »]

⁴ (Sic).

⁵ [Comparer cette version de la rencontre des deux écrivains avec celle que Giono en a donnée dans « Lundi », *la Nouvelle Revue Française*, novembre 1951, pp. 207-209].

⁶ [1^{re} version : « Nous ne dormions »].

⁷ [1^{re} version : « ... de plus en plus volontiers aux tendances les plus généreuses de sa nature, avec une sorte de confiance, poétique et comme enfantine, que le meilleur » ; correction manuscrite également biffée : « fidèle à sa mission et résolu jusqu'à l'imprudence » ; ces lignes terminent la page 2 du texte ; au-dessous figure l'indication manuscrite : « terminer par une ligne de points ... André Gide »].

et l'amour de la haine, et le naturel des complications de l'esprit. Cette confiance devait l'entraîner bien loin.

Si vive que soit mon amitié pour Giono, je n'ai pu toujours le suivre ni l'approuver. Sa confiance, son assurance me paraissaient ne plus assez tenir compte des plus dures réalités. On le lui fit bien voir.

Le grand succès que ses livres remportaient à l'étranger et particulièrement en Allemagne l'amena un instant à espérer pouvoir jouer un rôle de conciliateur, alors que la conciliation n'était hélas déjà plus possible.⁸ Je me souviens de lui avoir à ce sujet exprimé mes craintes. Il était trop intelligent pour ne pas les avoir eues de lui-même, pour n'avoir pas compris (il y a plus de deux ans de cela) le parti que l'Allemagne pourrait prétendre tirer de ses écrits dont elle se gardait de reproduire ce que précisément elle aurait dû écouter, ce qui pouvait le désarmer, l'insurger contre l'oppression militaire. Il eut alors un redressement vigoureux et donna à entendre à l'Allemagne qu'il n'admettait pas qu'on se servît de son enseignement pour des fins à l'encontre de tous ses vœux. Somme toute ce qu'il souhaite est précisément ce pourquoi la France se bat aujourd'hui. Son erreur est, ou fut, de croire qu'on pouvait l'obtenir sans combattre, cette liberté dans la joie, du moment que l'Allemagne prenait les armes pour tâcher de nous l'enlever.

Dans la prison où le voici présentement, les exemples affreux de Tchécoslovaquie, de la Pologne l'amènent-ils à comprendre que ce que nous défendons aujourd'hui de toutes nos vertus et avec le meilleur sang de nos hommes, c'est précisément ce qui lui permet d'être Giono, ce qui lui permettait, hier encore et librement de parler ?

[Texte présenté et annoté par Roland Bourneuf]

⁸ [Allusion probable à l'affaire du jury franco-allemand dont Giono parle dans ses lettres à Gide. En 1934, Giono avait accepté de participer à un « jury pour le rapprochement franco-allemand », mais il avait vite compris, à la publicité faite à son geste en Allemagne, que toute l'affaire ne visait que des fins de propagande nationaliste. Giono, aussitôt, envoya sa démission au jury et une note aux journaux français].